

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 55 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



on peut aussi la laisser dans toute sa longueur.

On garnit l'intérieur en le doublant et en le disposant pour recevoir fils, aiguilles, etc. Pour se plier à volonté, la patte devra toujours se rattacher sur un des compariments et servir à la fermeture.

On peut encore, en le renversant, se servir de notre dessin pour faire un petit porte-lettres : on séparera les deux parties du dessin; la patte servira pour la partie qui s'adosse au mur, et le motif carré pour le soufflet. Le chiffre se fait en cordonnet de soie ou d'or.

**3-4. Dessous de lampe au crochet et sur ficelle.** — L'on prend de la ficelle de grosseur moyenne; on la tourne en colimaçon, et, au fur et à mesure, l'on travaille au crochet dessus, en faisant à cheval le point ordinaire. L'étoile du milieu se fait d'une seule nuance, et le fond sur lequel elle ressort se fait d'une couleur bien tranchante. A la naissance de la bordure, on coupe la ficelle, cette bordure devant être souple. On la soutiendra par un fil de laiton, que l'on adapte dans le haut, en dessous, lorsque tout le travail au crochet est terminé. La broderie se fait en fils lancés en cablé ou soie d'Alger, de préférence de couleur mais.

La bordure (voir notre dessin 3) prend pied sur le dernier rang du plateau. Vous faites d'abord 4 brides, en allant de droite à gauche, puis, tournant votre ouvrage, vous refaites 3 brides au-dessus des premières, et enfin, tournant encore, vous refaites encore de droite à gauche deux brides; vous redescendez par des points coulés le long de cette languette, et vous revenez prendre pied sur le plateau. Laissez un point d'intervalle; recommencez une seconde languette, et toujours ainsi.

Le premier rang terminé, prenez de la soie d'Alger, mais, par exemple, et faites au crochet une espèce d'arcade ou dent qui forme feston, laquelle sera brodée extérieurement d'un point de chaînette en cordonnet noir.

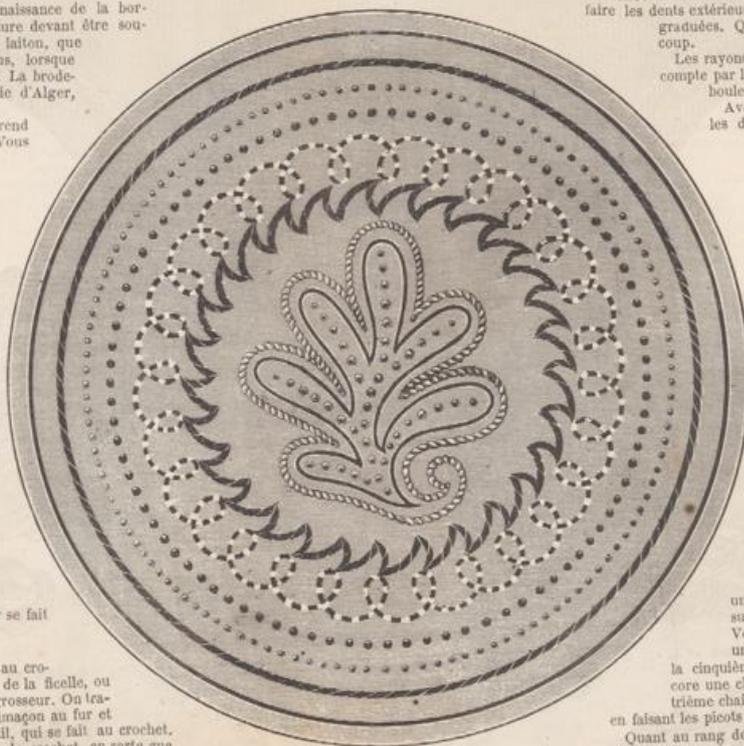
Le second rang qui se trouve par derrière se fait de la même manière : on commence par une bride au milieu des dents, puis on va en augmentant, au lieu d'aller en diminuant; pour monter jusqu'en haut, on passe d'une dent à l'autre en faisant la boucle d'intervalle; le feston extérieur se fait comme la première rangée.

**5-6. Dessous de lampe, travail au crochet sur ficelle.** — On se procurera de la ficelle, ou cablé, bien régulière, de moyenne grosseur. On travaille dessus en la tournant en colimaçon au fur et à mesure que l'on exécute le travail, qui se fait au crochet. On comprend la ficelle dans le point de crochet, en sorte que celui-ci est, pour ainsi dire, fait à cheval dessus.

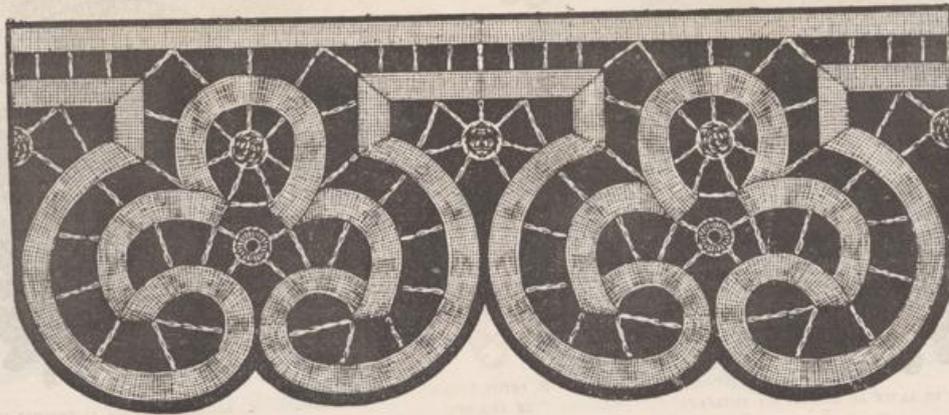
Au fur et à mesure que l'on avance, le rond en colimaçon s'élargit, et on doit progressivement augmenter le nombre de points, afin que le travail soit aussi plat que serait un paillasson. L'on emploie plusieurs nuances de laine; il faut ombrer l'étoile du centre, qui sera, par exemple, bien, vert ou rouge, de deux tons; le point qui forme l'entourage du dessin se fera en soie de Chine noire. Le fond sur lequel repose l'étoile sera d'une couleur opposée à celle-ci: vert si l'étoile est rouge, rouge si l'étoile est verte, etc. Quant aux points lancés qui forment arêtes ou semés, ils se font après coup; le jaune vif produit toujours



9. PARTIE DU TOUR DE LA CALOTTE D'HOMME.



10. DESSUS DE LA CALOTTE D'HOMME.



11. DENTELLE EN LACET, POUR TOILETTES, RIDEAUX, COUVRE-PIEDS, ETC.

un heureux effet et se marie avec presque toutes les nuances. Lorsque le cercle du milieu proprement dit est terminé, que l'encadrement noir est achevé, on coupe la ficelle et on fait tout autour, rien qu'au crochet, sept rangs de crochet ordinaire. Au 7<sup>e</sup> rang, chaque point sera surmonté d'une boucle ou cinq mailles en l'air, dont la dernière rentre dans le point primitif. On obtient de la sorte les picots extérieurs du dessous de lampe.

Les sillons qui forment bordure se font après coup. Pour les bien comprendre, nous en avons fait dessiner une partie plus grande que nature (dessin 5).

Piquez votre crochet au rang où s'arrête la ficelle, puis faites une bride; prenez sur le rang suivant, mais en avançant votre bride d'un point, puis encore au rang d'après, toujours en avançant d'un point, et ne vous arrêtez que lorsque vous êtes arrivée au dernier rang; à la naissance d'une boucle. Vous revenez sur ce travail pour faire les dents extérieures, lesquelles s'exécutent en brides graduées. Quant à la perle, elle se pose après coup.

Les rayons, comme vous pouvez vous en rendre compte par le dessin n° 6, se font de trois en trois boucles.

Avant de terminer, on garnit de laiton les dessous du rang extérieur, afin que la garniture se soutienne et se maintienne d'une façon bien régulière.

**7-8. Étoiles au crochet.** — Elles se font tout au crochet; on commence par le rond du milieu; la croix de Malte et le cercle qui l'entoure, se font au point de brides. Au-dessus, un rang alterné de chaînettes et de brides; un tour de point plein ou point de bourse; au-dessus, on exécute en chaînettes, ou mailles en l'air, les petites dents mignonnes et rondes.

Pour les grandes dents de l'étoile on fait une triple bride, qui prend pied sur les petites dents rondes, et entre chacune d'elles 13 chaînettes ou mailles en l'air, avec picot à l'intérieur. Les barrettes transversales, qui semblent soutenir la pointe aiguë de la dent, se font en même temps que les chaînettes; aussi lorsque vous avez exécuté sept de ces chaînettes, vous prenez un demi-point et le raccordez, en revenant sur vous-même, sur la sixième chaînette. Vous refaites une chaînette, vous créez une demi-bride et vous prenez pied sur la cinquième chaînette de l'autre côté. Puis encore une chaînette, une bride raccordée sur la quatrième chaînette, puis vous continuez à redescendre en faisant les picots antérieurs.

Quant au rang de brides qui accentue bien la dent aiguë, elles se font point dans point sur le rang précédent, sauf dans le haut, où l'on fait cinq brides dans un même point.

Les deux derniers rangs sont bien clairement indiqués sur notre dessin.

La petite étoile n° 8, qui sert de raccord aux grandes étoiles, s'harmonise avec le centre de la grande et s'exécute presque toute au point de brides.

**9-10. Calotte d'homme.** — Le dessin n° 10 reproduit le dessus et le dessin n° 9 le tour de la calotte. La broderie se fait sur drap ou sur velours. On se procurera de la ganse perlée un peu grosse, de la petite soytache excessivement fine, de la soie de Chine, et enfin des perles de jais. Pour l'exécu-

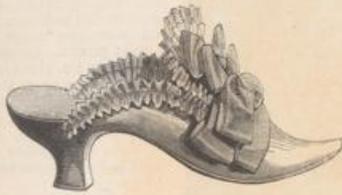
tion du travail, il suffit de suivre les indications du dessin ; dans le tour de la colotte, les traits noirs se brodent en soutache ; les traits gris se brodent en ganse perlée.

La soie de Chine n'est employée que dans le rond n° 10, où elle sert à former l'entourage en dents de scie et le cercle extérieur. Elle est cousue à l'aide d'un point de cordonnet espacé fait avec de la soie d'or ; quant au perlage, il se fait après tout le travail terminé. La bande peut servir iso-

à tous les endroits où il se trouve replié sur lui-même. Lancer ensuite des fils aux endroits marqués et les cordonner en revenant sur eux-mêmes, pour donner plus de solidité au travail.

On déhâtit au fur et à mesure qu'on a exécuté une certaine longueur de travail, et l'on obtient de la sorte une dentelle solide et peu coûteuse.

12. Col droit avec petits revers cassés, garni d'un petit



10. MULE LOUIS XV.



12. COL DROIT.



17. AUTRE MULE LOUIS XV.



13. SOULIER DE SOIR.



15. SOULIER D'APPARTEMENT.



14. SOULIER DE CAMPAGNE.

lément et s'employer même pour garnitures de robes de confection, ornements de paniers, corbeilles, etc.

41. Dentelle en lacet pour garnitures de rideaux, couvre-pieds, toilettes d'été, etc.

Retracer notre dessin 41 sur papier pelure, et bâtir ce papier pelure sur un dessous en toile cirée.

Prendre du lacet blanc ou écu, de la largeur indiquée par notre modèle, bâtir ce lacet sur le papier pelure en suivant les contours de notre dessin, coudre solidement le lacet

entre-eux brodé et d'une petite dentelle très-fine. Manches ornées et garnies de même.

13 à 17 Chaussures d'été. — 13. — Soulier de soir, à talon Louis XV, en satin noir ; bouffette mêlée de velours et de dentelle.

14. — Soulier de campagne, de bains de mer ou d'excursion, en chevreau noir, à talon Louis XV ; ce soulier remonte haut sur le cou-de-pied et est orné d'un gros nœud mêlé de faille et de velours.



18. TOILETTE DE CAMPAGNE.



19. PALETOT ISALEAU.



1874

*Forner*

*Made in France - No. Paris*

N° 123

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13 Quai Voltaire à Paris

*Corsettes de M<sup>me</sup> Cavalley, 6, Boulevard des Capucines, 6.*

*Corsets et Jupons de la Maison de Plument, 33, r. Vivienne.*

le  
au  
fro-  
lent  
et  
du-  
de  
hés  
ats,  
en  
ler-  
pro  
rois  
sant  
bas  
Une  
ours  
cou-  
le  
ané  
dre  
Le  
robe  
ière  
lons  
ous,  
ider  
les  
uan-  
sont  
ein-  
idé-  
rés-  
thé,  
ter-  
t, le  
gris  
une  
gris  
osée  
de  
plis,  
une  
be à  
xac-  
gris  
de-  
upe  
nent  
plis-  
rés-  
a-ré-  
trai-  
eau  
an-  
eurs  
d'un  
fail-  
che,  
en  
pour  
rdre  
d'un  
des  
la  
re-  
acés  
i de  
e de  
jupe  
Cor-  
inde  
et  
arni  
uir-  
eau,  
tour  
sa-  
alle-  
que  
petit  
fure  
ros-  
der-  
lites  
eige  
une  
de  
rés-  
lant  
les;  
est  
t de  
aux  
ode  
con-  
au  
On  
rise,  
rige.



COURRIER DE LA MODE

15. — Soulier d'appartement en chevreau, à talon Louis XV, avec bouffette double remontant un peu, en soie et dentelle noire.

16. — Mule Louis XV en peau rouge, avec nœud et ruche de rultans en ruban ponceau.

17. — Autre mule Louis XV, un peu moins ornée, en peau bleue, ornée de ruches et d'un nœud bleu.

18. Toilette de campagne. — Robe en toile battiste à rayures camaïeu, ton sur ton; la jupe est séparée en deux parties par une quille unie qui cache la tête des trois volants coulés du tablier, en même temps que celle de l'unique volant de la partie de derrière. Corsage-veste, à longues basques arrondies; il s'ouvre sur un gilet Louis XV à basques unies, fermé par des boutons d'os ou de nacre; une ruche d'étoffe fait garniture au corsage et à la petite tunique qui retombe sur les îles de derrière.

19. Pailetot Isabeau. — Modèle de MM. Tainturier et Caclard, 46, rue des Jeuneurs. — Vêtement de fantaisie en cachemire noir doublé de soie. Gilet séparé, lissé de faille couleur paon. Pailetot cintré, ouvert, avec ruche doublée de faille paon. Col à châle rond avec biais de cachemire lissé de faille paon; poches et revers de manches en faille paon; boutons en métal émaillé blanc. — Voir, sur le supplément de dimanche dernier, les patrons de ce pailetot.

20-24. Trois coiffures de jeunes filles. — Modèles de M. Philippe, 15, rue Royale. — Les deux têtes 20 et 21 représentent la même coiffure vue devant et derrière. Les cheveux de devant sont relevés sur un crépon; deux torsades relevées et croisées en diadème. Le bout des cheveux du devant frisés forme boucles à marteaux. Tous les cheveux, autant que possible, sont naturels. Petit nœud simple.

Figures 22 et 23. — Bandeaux relevés en deux parties de chaque côté; une boucle, ou un marteau croisé, entre les deux bandeaux, un piqué de roses, ou une demi-couronne de fleurs dans les cheveux. Par derrière, les cheveux forment un huit mou, au-dessus d'une racine droite. Les deux boucles du huit sont égales de longueur et retombent de chaque côté de la racine droite.

Coiffure fig. 24. — Les cheveux sont relevés sur crépon. Deux nattes viennent par devant se croiser en diadème. La pointe des cheveux, légèrement frisée, forme nuage entre les deux nattes. Petit nœud à la jonction des nattes. — E. BOUVY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de promenade. — Robe en vigogne bleu marine et bleu ardoise alternés. La première jupe, bleu ar-

doise, est recouverte par trois volants aux plis réguliers montés à tête; premier volant en bleu marine, second volant en bleu ardoise, troisième volant en bleu marine. La tunique, disposée en draperie sur le devant et retombant en châle par derrière, est en bleu marine, encadrée d'un volant bleu ardoise; la partie du devant vient se draper sur le milieu de la jupe, où elle retombe comme le ferait la seconde partie du châle. Le corsage, ou gilet avec manches, est de la nuance claire; la petite veste droite, à basques carrées derrière, est en bleu marine, encadrée d'un plissé ardoise; chapeau toquet assorti de tons à la robe; sur le fond mou, en bleu marine, se trouve un panache de plumes bleu clair.

Toilette de réception. — Jupou de faille ou de taffetas

Nous avons eu cette semaine quelques brillantes fêtes, le bal à l'ambassade ottomane, celui qui a été donné au Grand Hôtel au profit de pauvres Anglais et sous le patronage de l'ambassade d'Angleterre. Nos élégantes avaient retardé leur départ pour se montrer à ces deux bals et étaler leurs charmantes toilettes. J'ai remarqué que la plupart des robes étaient composées d'un tablier bouillonné de

tulle avec ruches ou petits volants, et d'une traîne en faille, formant derrière soit un gros pli triple ou trois plis se développant en éventail au bas de la jupe. Une guirlande de fleurs serpente en coupant en biais le devant bouillonné et va se perdre sur la traîne. Le devant de la robe est tiré en arrière par des cordons placés en dessous, de façon à brider étroitement sur les hanches. Les nuances préférées sont toujours les teintes douces, indéfinies, le rose très-pâle, le rose thé, le bleu gris et terne, le bleu vert, le vert clair, le gris mastie. J'ai vu une toilette de bal, gris-mastic, composée d'une traîne de faille à gros plis, terminée par une quadruple ruche à tulle de soie, exactement de ce gris pâle et doux, le devant de la jupe était entièrement recouvert de plissés de tulle, très-serrés et très-réguliers. Une traîne de fleurs d'eau à feuillage nuancé de plusieurs verts, sortait d'un gros nœud de faille posé à gauche, et traversait en biais la jupe pour aller se perdre dans le creux d'un pli de la traîne; des bouquets de la même fleur se retrouvaient espacés dans le milieu de la grosse ruche de tulle ornant la jupe par derrière. Corsage à grande pointe devant et derrière, garni d'une légère guirlande fleurs d'eau, suivant le contour d'un corsage savamment décolleté. Sur chaque épaule un petit bouquet; Coiffure composée de grosses boucles par derrière et de petites boucles en neige sur la tête, une grosse tonifie de fleurs posée très-

haut et en arrière, avec feuillages retombant et se mêlant aux boucles.

Mais il ne sera bientôt plus question de bals et de fêtes; on fait ses préparatifs de départ pour la campagne; il est donc plus utile de songer aux costumes de voyage et de s'occuper des toilettes que nous devons emporter soit aux eaux, soit en villégiature.

On fait un genre de vêtement extrêmement commode pour les excursions, les bains de mer, toutes les circonstances où l'élégance doit céder le pas à la commodité, au bien-être. Cela s'appelle une tunique cache-poussière. On peut exécuter cette tunique, qui est invariablement grise, en alpaga brillant, en vigogne d'été, en cachemire beige,



TROIS COIFFURES DE JEUNES FILLES. — MODÈLES DE M. PHILIPPE.

Elle se taille comme une sorte de waterproof avec col et revers en soie grise, croisé par devant et se boutonnant à volonté. Le derrière est, soit vague et fixé par une patte comme aux tuniques russes, soit à petits côtés. Le cachet de ce vêtement est dans de grandes poches carrées posées un peu en arrière, de gros boutons de nacre irisée ou simplement en corne blanche ou grise, au moyen desquels on relève négligemment la tunique par derrière. Les manches sont droites et assez larges avec parements de soie grise. On ajoute une petite pochette extérieure, sur le côté gauche, pour la montre. On met avec cette tunique n'importe quel jupon; c'est une sorte de pardessus original pour les longues marches à pied, à la campagne. Son nom indique, du reste, à quel usage il est destiné. Il faut nécessairement qu'il soit accompagné d'un chapeau rond d'une forme un peu cavalière, soit tout gris, soit orné de plumes de la nuance du jupon.

Les chapeaux actuels font le désespoir de toutes les femmes économes qui mettaient à profit leur adresse naturelle pour faire elles-mêmes la plupart de leurs chapeaux. Les arrangements d'été sont devenus même à peu près impossibles aujourd'hui; c'est tout au plus si on peut essayer de garnir un chapeau de paille, et encore! Les formes que l'on achète toutes faites ressemblent si peu à celles de nos bonnes faiseuses, qu'il faut un talent véritable, un apprentissage sérieux pour parvenir à les transformer.

Le mieux est, je crois, d'avoir recours à une bonne modiste ayant des prix abordables. Un chapeau composé d'éléments de premier choix, de fleurs fines, de belles étoffes, de jolies plumes, s'il n'est pas excentrique, dure facilement toute une saison et peut resservir l'année suivante avec une légère modification; tandis qu'un chapeau de paille, colifant mal, vulgaire de forme, dont les rubans se ternissent vite parce qu'ils sont de médiocre qualité, ne fait aucun usage. On s'en dégoûte, on essaye de lui faire subir certaines transformations, on remplace cette fleur fanée par une plume, ce nœud de faille par un nœud de velours, on ôte les brides ou on en met, et on arrive à n'avoir plus qu'un objet sans forme, sans grâce, que l'on est forcé de remplacer sous peine d'être ridicule. Voilà généralement comment tournent les économies mal comprises. Je me propose, du reste, de traire plus longuement ce sujet des plus importants dans une de mes causeries, et je retourne à mes moutons, ou plutôt à mes chiffons.

Donc, je conseille de choisir une bonne modiste; une femme bien coiffée est à moitié bien habillée. Mais cela ne suffit pas, il faut aussi qu'elle soit bien chaussée. Le choix d'un bon cordonnier n'est pas chose moins importante, car la grâce de la femme dépend singulièrement de sa chaussure. Si le pied est trop serré, le supplice qu'on endure laisse ses traces sur la physionomie, qui est forcément attristée; la marche est irrégulière, l'ensemble de la tournure même s'en ressent. Si le pied est trop à l'aise, il tourne dans la bottine; de là des faux pas et une gêne non moins grande. Enfin le talon Louis XV, adopté par toutes les femmes, ne convient qu'à un petit nombre d'entre elles. Et puis, il faut bien l'avouer, il donne fatalement des cors! Ce mot-là fait tressaillir rien qu'au souvenir de ces douleurs lancinantes que les femmes supportent avec un véritable stoïcisme plutôt que d'avouer leur cause. Celles donc qui ne se sentent pas ce courage feront bien de ne pas adoper un genre de talon qui fait porter tout le poids du corps sur les doigts de pied.

MARIE DE SAVERNY.

P.-S. — Je dois rendre service à mes lectrices en leur rappelant que M<sup>me</sup> de Milly se charge de faire toutes les commissions dont elles voudraient la charger, soit pour les fournitures d'ouvrages, soit pour les achats d'étoffe, les commandes de costumes, de chapeaux, etc., etc. Ecrire directement à M<sup>me</sup> de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

## LETTRES PARISIENNES

M<sup>me</sup> Marie de Saverny à M<sup>me</sup> Laure de B...

Je t'écris du coin de mon feu, ma chère Laure, car il fait froid à Paris comme en hiver, ou peu s'en faut.

Quelques plaisants affirment que l'on doit attribuer cette température insolite à l'ouverture des concerts en plein air, et il est certain que tous les ans la même observation peut être faite. Il suffit que M. de Besselièvre inaugure ses charmantes soirées musicales aux Champs-Élysées, pour que l'été, qui s'annonçait par de chauds rayons de soleil, semble prendre un malin plaisir à décommander ses tièdes brises.

Allons, un peu de patience, belles dames, qui aimez tant à écouter rêveuses ce délicieux orchestre, tout en permettant aux promeneurs qui circulent autour du kiosque lumineux d'admirer votre visage, votre grâce incomparable et votre toilette si savamment combinée. Encore un peu de temps et de chaleur, ce salon de verdure deviendra, comme

les années précédentes, l'oasis enchantée où les malheureux Parisiens viendront tout haletants chercher le soir un peu de fraîcheur que le Sahara des rues et des boulevards de Paris leur refuse impitoyablement pendant le jour.

Je prétends, et ne suis pas la seule à le prétendre, que nulle part on ne souffre autant de la chaleur qu'à Paris. Nulle part on n'étouffe, on ne suffoque comme dans cette grande ville ouverte au soleil et à la poussière, où toutes les précautions sont prises contre le froid, mais où nul ne semble penser qu'il y a trois mois de l'année pendant lesquels le thermomètre marque 33 degrés. Ceux-là ne s'en doutent nullement qui, dès les premiers jours d'été, bouclent leur malle pour aller vivre à la campagne, dans de beaux châteaux aux parcs ombragés ou de gales villas; qui vont promener leur oisiveté en Suisse, aux Pyrénées, dans les villes d'eau; mais le malheureux, attaché par le devoir ou la nécessité à l'asphalte brûlant, comme il souffre pendant ces mois cruels! Celui-là maudit justement les logements étroits et bas, où l'air ne peut circuler, la largeur des rues immenses où le soleil circule trop et sans qu'aucun obstacle vienne arrêter ses rayons, la longueur interminable des distances à franchir pour trouver un abri...

Mais à quoi vais-je donc songer de parler des supplices de l'été, puisque j'ai le bout de mes pieds sur les chenets? J'ai pourtant mille choses à te raconter, ma bien chère, car voilà tout un mois que je ne t'ai écrit. Et d'abord, j'ai eu le rare bonheur d'assister à deux splendides fêtes, l'une donnée à l'ambassade ottomane, l'autre au Grand-Hôtel, sous le patronage de l'ambassadeur d'Angleterre, au bénéfice des pauvres anglais. Le coup d'œil qu'offrait la grande salle des glaces en rotonde du Grand-Hôtel était féérique, surtout vu de la galerie du premier étage. Je ne te parle pas des toilettes; elles étaient remarquablement élégantes et fraîches, et rien ne saurait donner une idée de l'aspect que présentaient les deux esaliers intérieurs en spirale que montaient et descendaient sans cesse les brillantes danseuses au bras de leurs cavaliers. Mais c'est là une chose indescriptible que l'on admire, mais qu'il est presque impossible de raconter.

Nous sommes en pleine saison de courses. Tous les dimanches, la pelouse de Longchamp s'émaille de toilettes merveilleuses. C'est là une occasion sans pareille de faire proclamer le mérite de sa couturière et de sa modiste. Je me suis singulièrement amusée l'autre jour, en reconnaissant, dans une élégante calèche, les deux premières demoiselles d'une grande maison de confection, auxquelles leur patron avait confié la mission de faire accepter une excentricité nouvelle. Les deux jeunes filles étaient jolies; aussi excitèrent-elles tout d'abord la curiosité des sportsmen, et surtout celle des merveilleux, un peu jaloux, qui se voyaient éclipsés par ces deux astres totalement inconnus dans le ciel du high-life. Il faut bien se le persuader, Paris, cette grande ville si vaste, si peuplée, où l'on croit vivre ignoré de tous, n'est, à tout prendre, qu'un groupe de sociétés divisées entre elles peut-être, mais au sein de chacune desquelles on retrouve les mêmes petites jalousies mesquines, les mêmes haines, les mêmes rivalités qu'en province.

Le monde des courses est toujours le même et on est certain de retrouver dans l'enceinte ou les tribunes les mêmes visages, de reconnaître dans la file de voitures les mêmes livrées et les mêmes attelages. Les cancons et les racontars vont leur train tout aussi vite qu'à... Mets toi-même un nom de ville de province. — Avez-vous remarqué la comtesse de C...? Son chapeau n'est pas un chapeau, c'est un éventaire de bouquetière. — Et la marquise de B...! la pauvre femme est encore maigre depuis dimanche. Ce que l'on racontait serait donc vrai! — Eh! quoi donc? — On prétend qu'elle meurt de chagrin de ne pouvoir faire de son mari ni un orateur ni un politicien. Chaque fois qu'elle revient de la Chambre, où elle devrait siéger à la place du marquis, ce sont des scènes à mourir de rire. — Pourquoi ne parlez-vous pas? — Mais je n'ai rien à dire. — Par exemple, lorsque la discussion s'est animée, il fallait vous lever, demander la parole. — Mais d'autres l'avaient demandée avant moi. — Qu'importe? le fait eût été consigné dans le compte rendu. — Voici M<sup>me</sup> B... et ses trois filles. Quel âge a l'aînée? — Ah! vous me demandez une chose que tout le monde ignore, même la mère de ces demoiselles; elle a absolument oublié la date de son mariage. Et ainsi de suite. Tu vois, par ces propos recueillis au hasard, qu'à Paris comme ailleurs la médisance a sa bonne place dans les conversations oiseuses du monde, et que les petits secrets de la vie intime sont aussi bien percés que dans n'importe quel chef-lieu d'arrondissement.

Si les courses ont leur monde particulier, on peut en dire autant des premières représentations. Le même public, toujours le même, garnit les loges des théâtres en ces jours de fêtes littéraires, et cela est si vrai que l'absence de tel ou tel visage connu est bien vite remarqué. La Belle Bourbonnaise s'est jouée devant un auditoire enthousiaste et amateur des grivoiseries musicales si fort à la mode depuis quelques années. Cette nouvelle opérette-bouffe n'est ni plus ni moins amusante que les précédentes: quelques couplets heureux, de la gaieté..., une gaieté un peu

risquée, une petite musique facile, à refrains sonnant bien à l'oreille, et c'est tout. Tu prux te permettre de voir cela, ma bien chère, à ton prochain voyage à Paris; mais n'y conduis pas ta fille! Elle n'y comprendrait rien, la chère petite, et d'ailleurs elle dort à l'heure où l'on va au théâtre; mais c'est pour te dire que, cette fois encore, l'interdit qui pèse sur ce genre de pièces, en ce qui concerne les jeunes filles, ne sera pas levé en faveur de la Belle Bourbonnaise.

Le Sphinx fut toujours salle comble aux Français, et pourquoi? C'est tout simplement pour voir mourir M<sup>me</sup> Crozette. Quant à moi, j'ai trouvé cette dernière scène abominable, atroce; j'ai fermé les yeux au bon moment. Je ne puis te dire si l'imitation est aussi belle qu'on le proclame, je n'ai rien vu.

Le Gymnase a repris une ancienne pièce d'Alexandre Dumas, et bien que je ne cache nullement ma façon de penser sur les théories du nouvel académisme, la curiosité m'a poussée à suivre la foule de ses admirateurs; mais, ô surprise! la plus étrange froideur a, contre l'attente générale, accueilli cette exhumation. Quant à moi, je n'ai jamais ressenti plus vivement l'impression qui me saisit toujours quand j'assiste à la représentation de l'une des œuvres d'Alexandre Dumas fils. Cela me fait l'effet d'une leçon d'anatomie pour laquelle le professeur aurait choisi, de préférence à un corps sain, un cadavre en putréfaction. Il faut donc un courage de savant pour assister à l'analyse.

Une autre première fort intéressante a été l'ouverture de l'exposition annuelle de peinture. Mon impression générale n'est pas l'enthousiasme, mais il paraît qu'il ne faut pas se hâter de juger et qu'il se trouve des œuvres très-remarquables. Je compte faire, ainsi que l'année dernière, un rapide compte rendu du Salon de cette année. Je ne m'étendrai pas plus longuement sur ce sujet aujourd'hui; d'ailleurs, ma bonne Laure, l'espace me fait défaut. Je ne puis que t'embrasser et t'assurer de ma fidèle amitié.

MARIE DE SAVERNY.

## LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite)

V

LE SURROGAT

Notre voyageur n'avait pas lâché M. Sandlers sans lui recommander d'observer vis-à-vis de tout le monde le plus profond secret sur ce qui s'était passé entre eux.

Il put croire que, par un prodige de discrétion, l'expéditionnaire allait, une fois en sa vie, garder une confidence; car, à peine hissé dans le véhicule, il mit la tête à la portière et s'appliqua sur les lèvres une grosse clef pour signaler qu'il allait les fermer à tout jamais.

Hélas! il ne dut pas tenir longtemps parole, à en juger par les regards curieux que les autres voyageurs dirigèrent bientôt, à l'envi, vers la fenêtre de l'auberge, où se montrait encore l'étranger.

Mais aussi bien, puisque voici M. Sandlers en route pour Carlsbad, et que nous ne craignons plus ni son importunité, ni surtout son indiscret, rien ne nous empêche de faire aux lecteurs une confidence en échange de laquelle le digne expéditionnaire eût volontiers donné les dix louis qui frétilaient dans son gousset.

Ce n'est pas sans motif que le bavardage de la table d'hôte, où se mêlaient le nom et l'histoire de M<sup>me</sup> Milborn, avait éveillé l'attention et provoqué plus d'une fois un malaise évident chez celui que le loquace Sandlers croyait de bonne foi n'être que le mandataire et l'ami du conseiller: c'était le conseiller lui-même, ni plus ni moins!

L'idée de se faire passer pour un tiers lui avait été suggérée par l'embarras même qu'il ressentait de se trouver sur la sellette; et maintenant, plus il y songeait, plus il lui paraissait avantageux et sage de conserver ce rôle.

D'abord, il en eût accepté d'autrement difficiles pour échapper aux pantomimes, aux concerts, aux fêtes et surtout aux feux d'artifice; puis, il y trouvait le moyen aisé d'étudier le terrain et d'observer, derrière son pseudonyme, les sept planètes et les astres secondaires du pays.

Il ne se dissimulait pas que, même vis-à-vis du mandataire et de l'ami présumé du jeune légataire, elles feraient quelques frais d'amabilité et de prévenances qu'elles ne prodigueraient pas ainsi au premier étranger venu; mais il avait l'espoir assez logique qu'elles seraient moins guidées, moins contraintes; qu'elles se montreraient, en un mot, plus naturelles qu'en présence du conseiller lui-même, pour la réception duquel, au rapport de Sandlers, elles avaient été systématiquement dressées, comme des automates, par leurs parents.

Quoique l'un des plus jeunes membres de cette diplomatie autrichienne, dont la pénétration et l'habileté justifient le renom séculaire, le conseiller Stéphen Brucker était déjà réputé pour la sagacité de son jugement, la pénétration de ses vues et la soudaineté de ses conceptions.

Nous l'avons fait connaître sous le rapport extérieur : ajoutons qu'au moral, son caractère n'était pas moins remarquable que sa figure et sa tournure d'esprit. Il était généreux et désintéressé comme un vrai gentilhomme, et incapable de sacrifier un sentiment de son cœur à une question d'argent.

Quelques minutes lui suffirent pour dresser son plan. Il se fit donner une plume et de l'encre, et écrivit, en son propre nom, à l'homme d'affaires, exécuteur testamentaire de son aïeule, une lettre où il s'excusait de ne pas se rendre en personne à Pilsen, retenu qu'il était par une affaire d'État. Il lui recommandait, dans les termes les plus pressants, le porteur de la lettre, son ami et secrétaire intime Straguro, — anagramme assez ingénieuse de *Surrogat*, — et invitait l'homme d'affaires à mettre ce mandataire au courant de toutes les dispositions de la défunte.

Il promettait de venir plus tard en personne, dès qu'il serait libre, et que son délégué lui aurait rendu un compte exact des choses.

Il mit dans son portefeuille cette missive, destinée à être présentée par lui-même à l'exécuteur testamentaire, qui connaissait son écriture, sans connaître sa personne, et se jeta dans sa chaise de poste, non sans ressentir une vague émotion, à mesure qu'il se rapprochait de Pilsen.

Ce n'est pas qu'il eût la moindre inquiétude sur l'exécution de son projet. Il en combinait, chemin faisant, les moindres détails, et n'y trouvait rien de douteux.

Par instants, bercé sur les coussins de sa chaise, il se prenait à sourire de ce luxe de précautions et d'intrigues, à propos des sept jeunes filles, dont l'idée le tourmentait, quoi qu'il fit.

Il se disait pourtant que riche comme il l'était, assez agréablement doué de la nature, il n'était pas exposé à mourir garçon. D'ailleurs, son aïeule n'avait nullement insisté pour qu'il jetât son dévolu sur une des sept plutôt que sur une huitième quelconque. Elle l'avait seulement gratifié de l'usufruit d'une somme de cent mille florins, si son choix se rencontrait avec le sien. Dans le cas contraire, ce revenu appartenait aux pauvres.

Ainsi cet argent, il ne le toucherait qu'au cas de décès des nécessiteux, des infirmes, des malades! — Sa délicatesse se révoltait à cette idée. Il sentait qu'un profit ainsi obtenu ne lui serait d'aucune satisfaction.

Enfin, il lui venait encore une appréhension. On connaît le goût des vieilles gens; Dieu seul savait ce que sa grand-mère lui avait choisi! — Ce qui charme un jeune homme de vingt-huit ans n'est pas toujours ce qui paraît le comble de la perfection à une douzième de quatre-vingt-quatre. — La perle rêvée par M<sup>me</sup> Milborn pouvait bien n'être, aux yeux de monsieur son petit-fils, qu'un joyau indigne de la monture.

Pour tout dire, il n'avait jamais songé sérieusement au mariage; et certes, si ce bavard de Sandiers n'eût pas mis sur le tapis l'histoire des sept jeunes filles, la pensée ne lui en fût pas encore venue.

Un sourire effleura involontairement ses lèvres, et déjà il allait articuler un arrêt solennel et se déclarer à lui-même qu'il ne se marierait jamais.

Mais, secouant la somnolence à laquelle il avait cédé peu à peu, en ruminant toutes ces considérations philosophiques, un secret instinct vint le retenir et lui dire à l'oreille : qu'il ne faut en ce monde s'étonner de rien!

## VI

## PAYSAGE DU SOIR

Notre voyageur philosophe en était là de ses projets et de ses incertitudes, lorsque ses pensées prirent un autre tour.

A mesure qu'il avançait, l'aspect de la campagne se ressentait du voisinage de la Bradlavoka et du Mies, deux larges rivières qui ont leur confluent à Pilsen.

Du sommet de la côte où il se trouvait, son regard distinguait l'ensemble panoramique de l'antique cité, pittoresquement étendue au bord de l'eau. Il apercevait ses clochers, ses monuments et les ruines encore imposantes des remparts qui lui servaient, au quinzième siècle, à résister avec succès aux attaques des Russes.

Il n'était pas venu à Pilsen depuis son enfance; quinze années s'étaient écoulées entre son départ et son retour. Ce tableau, ces édifices, ces paysages, le reportaient à un âge rayonnant et fleuri, et faisaient passer devant son imagination mille scènes charmantes.

Mais sa mémoire vint peu à peu y mettre des ombres. Le soleil, à son déclin, dorait les murailles en ruine qui formaient encore une ceinture à la ville, et notre voyageur se prenait à songer à son enfance, aux deux bons génies qui avaient souri à ses premiers pas dans le monde : sa mère, éteinte depuis si longtemps, sa grand-mère qui venait de s'éteindre.

Puis, il songea qu'entre ces murailles habitait celle que la volonté d'une morte lui avait destinée pour compagne. Cette idée s'empara de lui avec une puissance opiniâtre; elle menaça de lui ôter toute sérénité : il lui semblait que tout le poids de ces ruines démantelées pesait sur sa poitrine.

Il éprouva le besoin de rompre ce prestige mélancolique.

— Halte!... cria-t-il au postillon.

Il se trouvait alors à une demi-lieue de la ville, dans le plus joli village qu'il eût jamais rencontré, en face d'un café qui devait être le rendez-vous et le but des promenades du monde élégant.

Ce fut, du moins, la conviction qui lui vint, en voyant les nombreuses tables et les chaises coquettement peintes en vert et en blanc, disséminées sur la pelouse qui s'étendait de la maison jusqu'au bas de la route; elles étaient occupées par des personnes seules ou par des groupes intimes.

Ce coup d'œil avait le charme d'une fête de famille. Les parents et les jeunes gens causaient entre les charnelles, et les enfants se roulaient sur l'herbe; les visages respiraient la joie et l'honnêteté.

L'âme du jeune voyageur en fut comme rassérénée.

— Halte! répéta-t-il, je meurs de soif... Fais-toi servir ce que tu voudras, dit-il au postillon, du vin ou de la bière.

Il sauta de la chaise.

Il éprouvait le besoin de sortir de sa solitude, de se mêler aux hommes, de se remettre de ses idées de mort au contact de la vie; — autrement, s'il fût entré à Pilsen dans les dispositions où nous l'avons vu, il eût à jamais pris en aversion l'innocente cité.

Tandis qu'il franchissait l'enceinte des palissades vertes qui limitaient la pelouse, le postillon, subjugué par ses largesses, faisait au garçon qui lui servait ses rafraîchissements le plus chaleureux éloge d'un tel voyageur.

Il lui racontait qu'il avait donné un gros pourboire au postillon, son prédécesseur, qu'il ne l'avait pas laissé surmener ses chevaux par cette chaleur excessive, ce qui lui avait permis d'aller au pas, détail dont le voyageur même ne s'était pas aperçu, au milieu de ses préoccupations.

Là-dessus, le postillon porta à ses lèvres la chope qu'on lui présentait, et but à la santé d'une si charmante pratique.

Nous venons de dire qu'entre la route et la pelouse sur laquelle était situé le café se trouvait une barrière. Appuyé contre elle, se tenait un petit bonhomme dont la rotondité ne saurait être comparée qu'à celle d'un poussah. Il tenait dans ses lèvres le bec d'une pipe de terre, presque aussi longue que lui.

Il avait suivi avec attention le récit du conducteur, auquel il envoya un coup d'œil approbatif, comme si la chose avait pour lui un extrême intérêt.

Puis il se mit à regarder le voyageur ainsi qu'il eût fait d'une ancienne connaissance, et celui-ci s'aperçut que la famille de ce personnage, assise non loin de là autour d'une table chargée de fruits, de vin, de limonade et autres comestibles, chuchotait vivement en jetant sur lui, à la dérobée, de singuliers coups d'œil.

Cet incident lui causa le plus grand embarras.

Il voyait déjà son incognito percé à jour, et tous ses beaux projets en désarroi.

Cependant la chose était impossible. Il n'avait habité Pilsen que passagèrement, tout à fait dans son enfance; il n'y connaissait âme qui vive, et, depuis les derniers temps, il n'avait fait dans la capitale, éloignée de plus de cent lieues, où le petit bonhomme joufflu aurait pu le rencontrer, que des séjours rapides de quelques semaines au plus.

Il était certain que, s'il eût vu une seule fois une physionomie aussi grotesque, il ne l'aurait pas oubliée.

Tranquillisé par cet examen rétrospectif, il se fit servir de l'ale anglaise et s'assit à une table isolée, tournant le dos au bonhomme et à sa famille et ne pensant plus à eux.

En revanche ses regards s'arrêtèrent avec satisfaction sur les groupes qui l'entouraient.

Le copiste Sandiers n'avait rien exagéré en vantant les mérites du beau sexe de Pilsen. Il n'apercevait que des femmes agréables et des jeunes filles charmantes. Cet entourage dissipa ses préoccupations contre une ville qui possédait de précieux trésors.

L'aspect pittoresque et romantique du petit village éclaircit aussi ses humeurs noires.

La place centrale était ornée de parterres fleuris et de massifs d'arbres exotiques. Sept petites fontaines, harmonieusement disposées, y répandaient la fraîcheur. Les maisons y étaient neuves et bâties avec goût, ayant toutes un jardinnet devant la porte. Des vignes ou des jasmins grimpaient le long des murs et encadraient les fenêtres.

Celles des villageois qui n'étaient pas aux champs s'occupaient d'affaires de ménage, ou bien, assises sur le seuil, filaient en causant.

Tout le monde, hommes, femmes, servantes et valets, enfants et vieillards, était vêtu avec propreté; mais, particularité bizarre, tous portaient au chapeau ou à la coiffe un crêpe ou un ruban noir.

— Que signifie donc cette marque? demanda le jeune conseiller à la maîtresse de l'établissement, avenante petite femme qui lui apportait elle-même son ale; est-ce une mode ici, ou bien le village entier est-il en deuil?

— C'est un deuil, monsieur, répondit la jeune femme, les yeux baissés.

— Vous ne formez donc qu'une seule famille?

— A peu près, monsieur, car nous avons tous perdu notre mère.

L'accent doux et triste dont cela fut dit éveilla l'intérêt du voyageur.

— De grâce, dit-il, expliquez-vous.

OCTAVE PÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## HYGIÈNE DE LA BOUCHE

(Suite)

Pour bien nettoyer les dents, il ne faut pas se contenter de promener plusieurs fois la brosse transversalement dans la bouche; il faut les frotter perpendiculairement et parallèlement à leur axe, c'est-à-dire de droite à gauche et de bas en haut alternativement. Il faut faire la même opération sur leur face externe, sur leur face interne, sur leur face supérieure, et plus particulièrement sur tous les points où les débris des substances alimentaires ont une tendance à séjourner. Je sais bien qu'on reproche à la brosse de déchausser les dents; mais, pour éviter cet inconvénient, il suffit de s'en servir avec une certaine adresse, de ne pas en abuser, et surtout d'avoir soin de faire porter son action sur les dents, et non point sur les gencives.

*Dentifrices.* — On désigne sous le nom de dentifrices des substances liquides, pâteuses ou pulvérulentes destinées au nettoyage et à l'entretien des dents. Les dentifrices liquides sont ceux dont nous avons déjà parlé dans notre dernier article. Ils ne servent qu'à couper l'eau dont on se sert pour se rincer la bouche; ils sont utiles pour rafraîchir cette cavité et pour masquer quelquefois l'odeur peu agréable de l'haleine. Quant à leur action sur les dents, elle est à peu près nulle, parce que leur contact n'est pas assez prolongé. On peut dire, en quelque sorte, que ce sont des dentifrices de luxe.

Les substances molles et pâteuses forment ce qu'on appelle des *opiat*s. On les emploie à l'aide de la brosse de la même manière et dans le même but que les poudres dentifrices. Leur composition est en général la même que celle de ces dernières; elles n'en diffèrent que par une plus ou moins grande quantité de miel qui les maintient à l'état pâteux. Les opiat doivent être entièrement bannis de la toilette de la bouche; car, outre qu'en raison de leur composition ils ne peuvent pas se conserver longtemps, le miel qui en fait la base a une action funeste sur les dents, dont il peut, au bout d'un certain temps, provoquer la carie.

Les véritables dentifrices, les seuls dont on doive se servir, sont les poudres. Mais, ici, il faut un grand choix et une grande circonspection. Je trouve, en effet, dans des ouvrages spéciaux, même dans quelques ouvrages de médecine, de nombreuses formules qui renferment presque toutes des substances nuisibles aux dents; telles sont : la crème de tartre, l'aun, le miel, le sucre, le tannin, etc.

La crème de tartre et l'aun, qui entrent en grande partie dans presque toutes les poudres dentifrices du commerce, sont des substances acides. Elles blanchissent rapidement, mais elles découpent, pour ainsi dire, la couche d'émail qui protège l'ivoire, et celui-ci, une fois mis à nu, ne tarde pas à être rongé par la carie. Il faut donc rejeter les poudres qui contiennent ces substances. Le sucre ordinaire et le sucre de lait, réduits à l'état de poudre très-fine, entrent également dans la composition de la plupart des poudres dentifrices. Celles-ci laissent, après leur emploi, dans l'interstice des dents et sur les gencives un dépôt de matière sucrée, et même du sucre pulvérulent, qui, par la fermentation et au contact des matières azotées, ne tarde pas à se transformer en acide lactique. Or, M. Magitot a démontré, par des expériences irréversibles, que rien ne détermine plus promptement la carie des dents que l'acide lactique. Il faut donc éviter avec le plus grand soin de se servir des poudres qui contiennent du sucre. Le même raisonnement s'applique aux opiat, à cause de la présence du miel. Le tannin est un corps acide et attaque l'émail.

Le charbon de bois blanc finement pulvérisé est un excellent dentifrice; il est antiputride, et à ce titre peut être avantageusement employé. Le seul inconvénient qu'il offre, c'est de pénétrer sous le bord libre des gencives et de laisser un liséré noir sur le collet des dents. La cendre du cigare est très-alkaline et par cela même très-mauvaise. Son emploi est tellement désagréable, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu la proposer. La poudre des racines végétales est en général assez inoffensive et on peut aisément en faire usage; mais elle offre encore l'inconvénient d'être insoluble, de sorte que si elle pénètre dans l'interstice ou dans les cavités des dents, elle finit par s'y putréfier : telles sont les poudres de pyréthre, d'iris, de galac, de cochlearia. Nous préférons de beaucoup les substances minérales neutres telles que le talc, la magnésie, la pierre ponce, le corail, la craie, etc. : c'est surtout parmi ces dernières que nous choisirons les éléments des formules que nous allons donner :

Prenez :

1° Bol d'Arménie.....	90 grammes.
Corail rouge.....	96 —
Os de sèche.....	96 —
Résine de sang-dragon.....	48 —
Cochenille.....	12 —
Cannelle.....	24 —
Girofle.....	4 —

Mélez ces diverses substances et réduisez-les par le porphyre à l'état de poudre impalpable.

Autre formule :

2° Crème ordinaire préparée et lavée.....	100 grammes.
Hydrocarbonate de magnésie.....	100 —
Poudre de quinquina.....	100 —
Essence de menthe.....	4 —

Mélez et porphyrisez.

Lorsqu'on a négligé pendant quelques jours de se nettoyer les dents, qu'elles sont devenues sales, ternes, jaunes ou noires, il est presque indispensable de se servir deux ou trois fois d'une poudre légèrement acide, mais qu'il faudra abandonner dès que les dents auront repris leur blancheur naturelle. Nous recommandons dans ce cas la formule suivante :

Prenez :

3° Talc de Venise.....	30 grammes.
Charbon pulvérisé.....	30 —
Crème de tartre.....	25 —
Poudre de quinquina.....	25 —
Essence de menthe.....	15 gouttes

Réduisez le tout en poudre impalpable.

Si l'on veut, en même temps que blanchir les dents, donner aux gencives et aux lèvres une teinte rosée qui persiste presque toute la journée, on peut se servir du mélange suivant :

Prenez :

4° Magnésie calcinée.....	200 grammes.
Os de sèche pulvérisé.....	100 —
Carmin.....	40 centigram.
Ecorce de citron pulvérisée.....	4 grammes.

Lorsque les digestions sont difficiles et accompagnées de renvois acides, il est préférable de faire usage d'une poudre alcaline telle que :

5° Talc de Venise.....	150 grammes.
Bicarbonate de soude.....	50 —
Carmin.....	40 centigram.
Essence de menthe ou de rose.....	45 gouttes.

Quelle que soit la poudre qu'on ait choisie, il faut avoir soin de réduire en poussière extrêmement fine toutes les substances qui entrent dans sa composition ; sans cette précaution, leur emploi serait non-seulement désagréable, mais encore fort nuisible, parce qu'elles produiraient des éraillures sur l'émail et finiraient par le détruire.

**Erratum.** — Dans mon dernier article (n° 121, page 136) on a indiqué par erreur, dans la première formule, huile volatile de menthe, cinq grammes, au lieu de cinq gouttes.

DOCTEUR IZARD.

## LES MENUS DE LA SAISON

Moi.

### MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Brunoise aux croûtons.
- Sole farcie aux fines herbes.
- Poulets à l'estragon.
- Rissoles de crêtes de coq et de truffes.
- Filet de bœuf rôti.
- Petits pois au beurre.
- Tarte aux fraises.

### DU MAQUEREAU

Suite (Voir le numéro du dimanche 3 mai.)

**Maquereaux au fenouil.** — Vider par Foule trois ou quatre maquereaux bien frais (on les reconnaît tels à la blancheur de leur ventre), en ficeler la tête et couper le bout de leur queue. Les poser dans une poissonnière sur un lit de fenouil vert, les mouiller d'eau salée, mettre la poissonnière sur le feu et la retirer dès que l'eau entre en ébullition; après un quart d'heure, on retirera les maquereaux; les égoutter, les dresser sur un plat, et les servir masqués d'une sauce ainsi faite.

Éplucher du fenouil vert, le blanchir, le hacher fin, le rafraîchir et le mettre à égoutter sur une terrine; le mêler ensuite à une sauce blanche rebassée d'un peu de blanc de veau, si on en a, convenablement salée et assaisonnée d'un peu de muscade râpée.

Enfin, voici un mode fort simple de préparation du maquereau qu'on chercherait en vain dans les *digestives*, et que je recommande.

**Maquereaux à la purée.** — Couper les maquereaux par tranches, les moyens en trois, les gros en quatre ou cinq, et les passer dans une poêle avec de l'huile d'olive. Quand ils sont bien fermes des deux côtés, mettre dans la poêle de la purée d'oignons et de la purée de tomates par

égale quantité; assaisonner vigoureusement de sel, poivre et pointe d'ail; mouiller avec un peu de vin blanc, laisser le tout cuire un instant et servir chaudement.

On a de la purée de tomates en conserve. La purée d'oignons s'obtient en faisant revenir des oignons dans du beurre; y incorporer un peu de farine, mouiller avec du bouillon et laisser cuire à consistance de purée.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

**Veloutine Viard perfectionnée!** Parler de ce produit, c'est rappeler le plus grand succès que l'art du parfumeur ait acquis depuis bien longtemps.

Composer un produit qui réunisse des éléments rigoureusement hygiéniques, tout en possédant les qualités que jusqu'à ce jour on n'avait pu obtenir qu'en employant des mélanges de compositions malsaines, tels que le bismuth, qui plombe le teint et à la longue détruit toute la fraîcheur de l'épiderme, tel était le problème à résoudre.

M. Viard a réussi, et dès l'apparition de la *veloutine Viard perfectionnée*, son adhésion par le monde élégant fut un fait accompli.

Impalpable, adhérente, invisible, et surtout (nous ne saurions trop insister sur ce point) *absolument hygiénique*, la *veloutine Viard perfectionnée* donne au teint le velouté et l'éclat de la jeunesse (2, place du Palais-Royal).

**Ruggina del viso**, rosée du visage. Et-t-il nom plus charmant! mais aussi est-il composition plus digne de le porter que celle du docteur Fortunio Liceti, qui la trouva dans un manuscrit arabe du temps d'Aroun al Raschid et la vendit au poids de l'or à Ninon de Lencloux? Quelle femme n'aurait donné une fortune royale pour posséder exclusivement ce privilège de la beauté perpétuelle? M<sup>lle</sup> de Lencloux usa et abusa de la recette sans jamais en faire part à ses amies et connaissances, selon l'expression consacrée, ce qui la fit passer à l'état de prodige pendant plusieurs générations. A quatre-vingts ans, elle était encore en plein seizième printemps.

La merveilleuse recette s'est retrouvée dans les autographes du comte de B..., et l'*Office hygiénique* l'a achetée par acte authentique passé devant M. Yvert, notaire à Paris.

L'*Office hygiénique* l'a livrée au public sous le nom de *rosée d'Orient*. C'est bien là son véritable nom. La *rosée d'Orient* efface la ride et donne au teint une fraîcheur d'aurora.

Joignez-y un peu de *blanc de Paris*, qui prête au tissu dermal le poli et l'éclat du marbre; puis un soupçon de *rose de Chypre* pour animer le teint, et vous voilà une radieuse physionomie (19, rue de la Paix).

L'usage journalier de quantité de préparations chimiques altère gravement le tissu dermal, le dessèche, l'échauffe, le fendille comme une terre altérée, en incrustant dans les chairs des tons bistres qu'il est ensuite fort difficile de faire disparaître.

N'existe-t-il donc aucun produit hygiénique capable de maintenir la beauté et la santé du derme? Il en est un que recommande la Faculté de médecine, c'est la *crème Simon*. Cette crème onctueuse donne à la peau une souplesse, une élasticité, privilège ordinaire de la jeunesse. Elle efface la ride, les boutons, les gerçures, les taches de rousseur, communique au teint une fraîcheur printanière et guérit les piqûres d'insectes.

La *poudre Figaro*, poudre de riz de la même maison, rend la physionomie piquante en imprégnant le visage d'une blancheur lumineuse. On dirait que cette poudre de riz, préparée sans bismuth, ensoleille le teint. A Paris, chez M. Guin, 23, rue Beautreillis, et à la *Tour de Nesle*, 3, boulevard des Italiens; à Lyon, chez M. Simon, 83, rue de Lyon.

Nous n'aurons jamais assez d'admiration pour les nouveaux parfums créés par la maison Ed. Pinaud et Meyer. Ce sont de véritables violettes de Parme qui s'appellent extrait, eau de toilette, savon et pommade à la violette de Parme.

Rappelons à nos lectrices que le *lait d'Hébé* réunit toutes les conditions désirables concernant la beauté; le *lait d'Hébé* donne la fraîcheur, le rosé à la peau, et enlève toutes les taches de rousseur.

Pour les cheveux, nous conseillons surtout la *pommade méduline* et la *pommade aux violettes de Parme*.

Comme extrait, l'*Ylang-ylang* et le *bouquet de l'Exposition de Vienne* ont été médaillés, ainsi que tous les savons de la maison Ed. Pinaud et Meyer, 30, boulevard des Italiens, à laquelle S. M. le Sultan a conféré le titre de fournisseur breveté, et en nommant M. Meyer chevalier de l'ordre du Medjidid.

Le *lait asthéliquique* de Candès devient l'un des accessoires de notre table de toilette, du secours duquel on ne va bientôt plus pouvoir se passer; l'influence des chaleurs de mai est terrible sur les peaux fines et transparentes, et les taches de rousseur, efflorescences, rougeurs, envahissent promptement ce tissu si délicat; grâce à l'emploi de ce lait, qui se vend, 26, boulevard Saint-Denis, et dans toutes les bonnes parfumeries, non-seulement elles disparaissent, mais encore, ce qui est plus précieux, elles peuvent être prévenues.

Par nos modèles répétés, vous voyez que les robes de toile et de batiste vont avoir grande vogue cette saison; nulle part vous n'en trouverez un choix pareil à celui de la

*Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet, où vous pouvez avoir la robe de bure pour le matin, la robe au canevass Pénelope pour les demi-toilettes, et les robes de soirée au réseau bien diaphane et des nuances les mieux réussies.

## PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> A. M. — Pour le dessin de l'aube, adressez-vous à notre dessinateur, M. Lévyque.

M<sup>me</sup> Bologna. — L'envoi est fait très-régulièrement et les lacunes dont vous vous plaignez proviennent sans doute de la poste italienne. On vous a expédié à nouveau les nos 118 et 120. Merci pour l'approbation. La note est remise à qui de droit pour les explications. On tâchera de vous satisfaire.

M<sup>me</sup> R. P. — Demande inscrite.

M<sup>me</sup> F. T. — Regrets de l'oubli; on a pris note à nouveau de votre demande.

M<sup>me</sup> A. D. — Quelles lettres désirez-vous? En attendant votre réponse, j'ai inscrit vos initiales.

M<sup>me</sup> van M... à P. Honoria. — La poste refuse depuis peu d'expédier les patrons coupés à destination d'Autriche; nous vous avons renvoyé le montant le 29 avril. Nous ne pouvons supposer, lorsqu'une abonnée nous écrit, qu'elle ne nous indique qu'imparfaitement son adresse. Evidemment, la recherche dont vous parlez est des plus simples, quoiqu'elle doive s'appliquer chaque jour à des centaines de lettres; mais pouvions-nous supposer qu'elle fut nécessaire?

Une abonnée. — Impossible de publier de suite la coiffure que vous désirez. Vous avez dû recevoir, depuis peu, quelques-uns des chiffres demandés, à bientôt les autres. Signalez de nouveau le patron désiré.

M<sup>me</sup> J. Lep. — On fera droit, autant que possible, à votre désir; mais le numéro du coton dépend entièrement de la grandeur du dessin que l'on veut obtenir; tous les dessins en général peuvent se faire indifféremment en coton n° 200 tout aussi bien qu'en n° 10; les accessoires mignardises ou autres doivent être proportionnés; le numéro le plus usité, le plus courant, va du 45 au 60. Bonne note est prise pour les jardinières; on fera en sorte que ce soit en points lancés.

M<sup>me</sup> A. des P. — Précisez davantage l'objet que vous désirez au crochet pour enfant de dix-huit mois, dentelle, bavoir, colerette ou bonnet.

Sur les bords de l'Isère. — Je préfère la tunique drapée sur un jupon à petits volants. Oui, pour le vêtement pareil, pelerine ronde, fichu croisé ou écharpe sont également bien. Comme vêtement du soir je conseille la pelerine de cachemire noire entièrement recouverte d'effilés mêlés de jais et de blonde perlee alternant, semblable au modèle paru dans le journal.

Près Tournelle. — Je réponds par la poste.

B. J. — Pour jeune fille de cet âge je préfère les jupons unis laissant voir le bout du pied avec tunique drapée sans garnitures, chapeaux ronds. Je connais un ouvrage sur la gymnastique qui remplirait le but désiré, il coûte 3 fr.; si vous le désirez ou vous l'expédier. Avoir soin d'ajouter le montant en timbres-poste et la bande du journal. Merci mille fois de tant de sympathie.

Quimper. — Un châle en crêpe de Chine est difficile à transformer sans le couper. En se résignant à ce sacrifice on peut avoir une tunique merveilleuse. Je conseille de garder le crêpe de Chine rouge pour l'usage indiqué. Une femme révèle son élégance par les détails accessoires, or, un semblable vêtement pour sortir d'un salon est un accessoire charmant. Vous aurez des patrons de vêtements, fichus, mantelets ou rotondes auxquels vous pourrez adapter vos guipures. Votre approbation n'est précieuse, elle m'encourage à continuer ces petits causeries intimes, puisqu'elles m'attirent, dites-vous, toutes les sympathies de nos lectrices.

M<sup>lle</sup> Gran... — Pour teindre en brun foncé 1 s cheveux postiches, prenez :

Litharge.....	60 grammes.
Chaux étendue.....	30 —
Soluté de potasse.....	8 —
Amidon.....	30 —

Faites avec de l'eau et cette poudre une pâte claire que vous étendez sur les cheveux à l'aide d'un pinceau. Au bout de huit à dix heures lavez et pommez vos nattes.

## RÈBUS



### EXPLICATION DU DERNIER RÈBUS

Près d'arriver au but, souvent le génie succombe sous le poids du malheur.

Paris. — A. Boudilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.